

L'Eustache d'Encre

Bulletin de l'Association Cinéma Jean Eustache N° 72 Juin 2026



72

Quand on me demande si j'ai fait une école de cinéma, je réponds : non, je suis allé au cinéma.

Quentin Tarentino

Lorsque ce numéro paraîtra, vous aurez peut-être assisté à l'Assemblée générale de l'association tenue le mardi 16 juin à 17 h en salle Chaplin. Vous n'avez peut-être pas eu la curiosité de consulter le site du cinéma autrement que pour vérifier un horaire ou la nouvelle mini-gazette, mais sachez qu'en cliquant sur la fenêtre « le cinéma » et en descendant dans l'arborescence « présentation » vous pouvez accéder à « l'association » qui présente successivement les statuts, les rapports d'activité archivés depuis 2007, la revue *L'Eustache d'encre* depuis le numéro 59 de février 2022, ainsi que le Conseil d'administration et les modalités d'adhésion. Vous trouverez ci-après un compte-rendu succinct de la soirée.

Au sommaire de ce nouveau numéro de *L'Eustache d'encre*, trois articles de **Claude Aziza** qui salue la mémoire de Steve Reeves et Gordon Scott puis célèbre les interprètes de la figure de Jésus au cinéma ainsi que les 100 ans de Mel Brooks en 100 mots ! **Hervé Bry** rapporte fidèlement l'hommage rendu à François Aymé, président d'honneur des *Rencontres du Sud* tenues à Avignon du 16 au 20 mars, et il propose aussi comme chaque année son jeu pour l'été. **Philippe Frontier** nous plonge, comme à son habitude, dans les secrets d'un film culte, *Autant en emporte le vent*. Outre une information sur l'accès privilégié de certaines salles à des films présentés à Cannes, **Michèle Hédin** évoque la ville de Tanger, inspiratrice de nombreux artistes dans les domaines de la peinture, de la littérature et du cinéma. **Patrick Serval** raconte son après-midi à la Cinémathèque française pour la visite de l'exposition consacrée à Marilyn Monroe, avant de faire l'éloge du livre de Bernard Stora *Dans le Cercle rouge*, film sur le tournage duquel il a été l'assistant de Jean-Pierre Melville. **Céline Thibaut** poursuit son exploration des coulisses du Jean Eus-

tache avec le portrait de Jeanne Soulhié, chargée de mission éducation auprès du Jeune public de 2 à 14 ans au sein du cinéma. **Esmeralda et Progrès Travé** nous font revivre le cinéma de la Révolution dans l'Espagne de 1936. Et comme toujours, en dernière page, le photoscope proposé par **Catherine Vincent** sur l'actualité de son choix.

Un nouveau numéro très éclectique qui, nous l'espérons, vous intéressera. Bonne lecture !

Michèle Hédin

Compte-rendu de l'assemblée générale de l'association

Chaque année au mois de juin, l'assemblée générale du Jean-Eustache représente un temps fort de la vie associative, l'occasion pour chaque adhérent·e de mieux comprendre le travail de l'équipe, ses choix de programmation, les contraintes du métier et l'état financier du cinéma.

En introduction, notre président Jean-Marie Tixier a rendu un vibrant hommage à Jean-Louis Guénant, récemment décédé, longtemps trésorier puis vice-président de l'association.

... 2025, une année noire pour le cinéma
« Notre bilan financier accuse un déficit de plus de 63 000 €. Évidemment, nous avons réagi dès les premiers constats effectués courant 2025. Lors du CA du 15 septembre 2025, nous avons adopté en CA une série de mesures, à court comme à moyen et long terme, pour augmenter nos produits et baisser nos charges (tout cela sera développé lors du bilan financier). Ces mesures commencent à porter leurs fruits et 2026 a plutôt bien débuté... », a déclaré Jean-Marie Tixier.

Suite page 26



Bernard Stora, *Dans Le Cercle rouge : Le tournage du film de Jean-Pierre Melville au jour le jour*, Paris, Denoël, 2025.

Bernard Stora est un écrivain, scénariste et réalisateur français. Avant d'être réalisateur, Il fut dans les années 1970 assistant réalisateur. Après l'avoir été aussi bien aux côtés de réalisateurs artisans comme Jean Eustache pour *Le Père Noël a les yeux bleus* (1966), ou d'autres plus consensuels comme Henri Verneuil et son *Clan des Siciliens* (1969), il est contacté par Jean-Pierre Melville pour l'assister sur le nouveau film qu'il prépare : *Le Cercle rouge* (1970). Des feuilles de service quotidiennes de tournage qu'il a méticuleusement conservées, Bernard Stora écrit *Dans Le Cercle rouge*.

Nous est racontée jour après jour l'avancée du tournage avec les difficultés techniques, les différents aléas du climat, et surtout les ten-

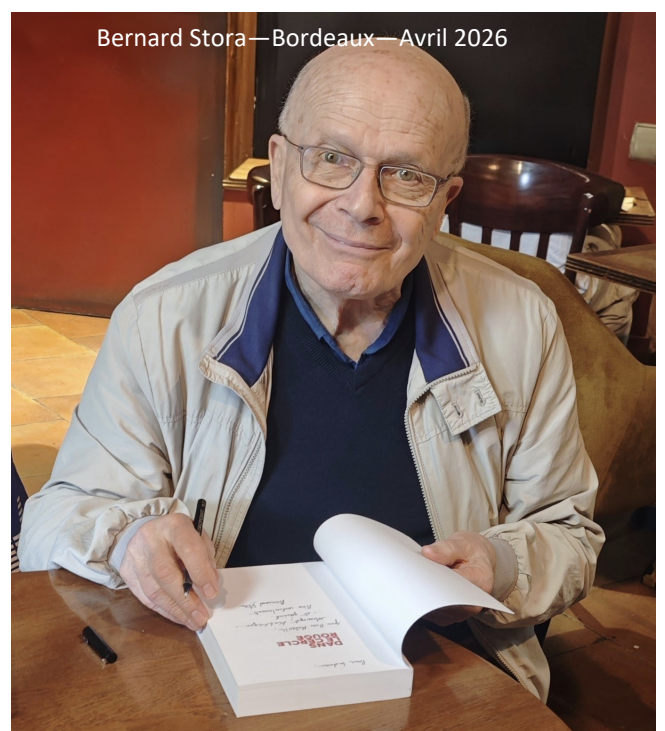
sions humaines et autres états d'âme-qui vont jalonner les 66 jours de tournage. Ainsi, on découvrira l'investissement d'un Bourvil à contre-emploi, rongé par la maladie qu'il dissimule, le professionnalisme d'un Alain Delon habitué au langage melvillien. Sans oublier l'enthousiasme d'Yves Montand et à l'inverse les bouderies d'un Gian Maria Volonté arrivé dans l'aventure pour de simples raisons de coproduction italienne.

Le livre relate la construction de ce que nombre d'entre nous considèrent comme un chef-d'œuvre ; les colères, les visions, la mauvaise foi déjà connue du maître aux lunettes noires sont largement évoquées par Bernard Stora qui, outre son rôle d'assistant, fut aussi parfois le confident, souvent le souffre-douleur, mais toujours l'admirateur du cinéaste.

Dans Le Cercle rouge s'installe comme un ouvrage de référence qui ravira aussi bien les amateurs de cinéma que les étudiants.

Précis, sincère, il parvient à nous intéresser à celui qui fut souvent excessif, mais réalisateur de talent : Jean-Pierre Melville.

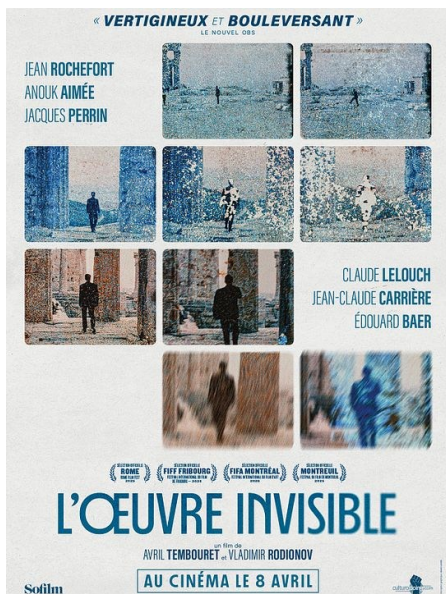
Patrick Servel



Bernard Stora—Bordeaux—Avril 2026

Jeu : Le scénario estival

Voici, porté en exclusivité à la connaissance des bienheureux lecteurs de *L'Eustache d'Encre*, le synopsis d'un court-métrage en tournage en juillet et août dans la région bordelaise. Il s'effectuera sous la direction d'un certain Alexandre Trannoy, réalisateur discret dont toute l'œuvre est quasi invisible depuis un moment.



Ce film ne sera *a priori* pas coproduit par Canal+, car son contenu serait en porte-à-faux avec l'agenda politico-religieux très marqué du magnat des médias, patron de la chaîne. De plus, il se dit dans les milieux informés que des membres de l'équipe technique et du casting figureraient sur une fameuse « liste noire ». Une cagnotte en ligne est donc ouverte aux bonnes volontés désireuses de participer à son financement.

Scénario de ce film, du genre comédie fantastique matinée de polar du Nord* :

- *Été caniculaire. Maya remplace juste pour une nuit son cousin, dans un vieux cinéma de quartier, L'Odyssée. Le genre qui projette encore du 35 mm et sent le pop-corn brûlé. Les clients viennent surtout pour éviter la chaleur, grâce à la clim.*

- *Un type louche débarque à la caisse. Se prétendant dépositaire de « La légende du bout du monde », il dit reconnaître en Maya l'inconnue qu'il aurait croisée des années plus tôt, sous le ciel de Kyoto. « Encore un taré ! », se dit Maya en lui tendant un billet pour Sur la route d'Omaha. La projection commence, mais là, court-circuit : la lumière saute.*

- *Après le bref black-out, le type a mystérieusement disparu. Sur son siège vide, un carnet ouvert avec un texte où Maya peut lire le passage surligné qui lui est destiné : « J'écris ton nom : Maya. Toi, la fille dans les nuages, si tu veux quitter une vie douce-amère, et vivre l'aventure rêvée, trouve le fjord où habite le dernier Viking, attends avec lui les matins merveilleux du dégel, et cherchez alors ensemble un champ de fraises pour l'éternité. »*

- *Alors Maya, soudain transfigurée, ferme le ciné, enfourche son vieux scooter et file telle une comète vers son destin. FIN*

Un peu ésotérique, voire incongru, non ? Mais on a connu pire. En tout cas, toute cette satanée affaire comptera dans son casting plusieurs acteurs de la Comédie Française, qui auront ainsi l'occasion de montrer leur talent sous un nouveau jour. À voir bientôt au Jean-Eustache ? Laissez-nous les clés de la programmation, et il sera à l'affiche dès septembre !

Hervé Bry

*** Le texte recèle, sous forme plus ou moins bien cachée, les titres de 23 films dont les sorties sont prévues échelonnées entre le 1^{er} juillet et le 31 août. Quelques-uns seront sur les écrans du Jean-Eustache.**

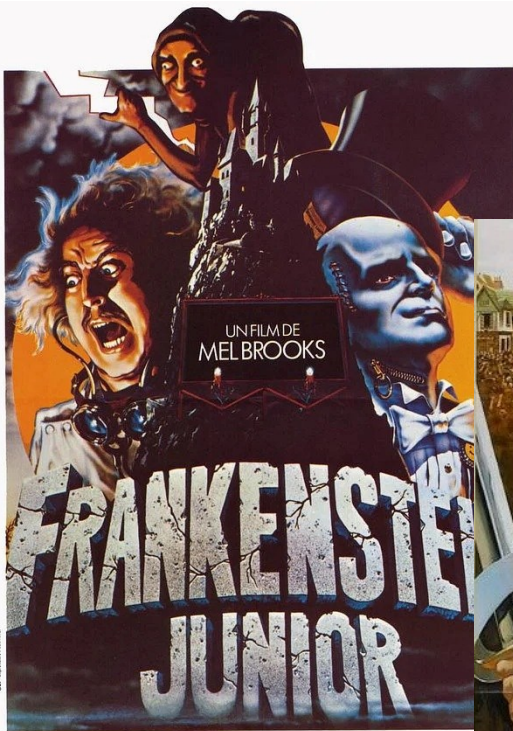
Aux lecteurs de les retrouver tous en cherchant bien, et, pour les plus courageux, en s'aidant éventuellement du calendrier des sorties ciné estivales (les titres en anglais ont été francisés). (Réponses page 16)



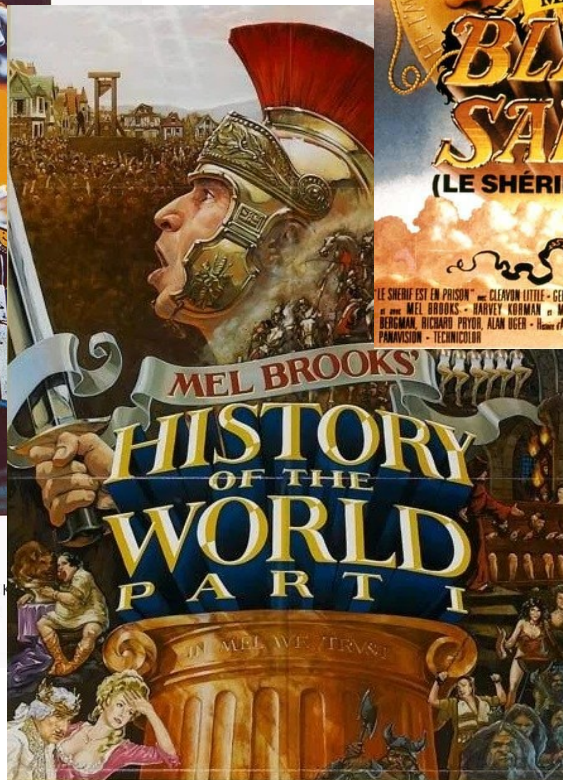
Mel Brooks : CENT ans le 26 juin 2026. Il a pastiché et dynamité tous les genres : l'énigme policière (*Le Mystère des douze chaises*, 1970), le western (*Le shérif est en prison*, 1974), le film d'horreur (*Frankenstein Junior*, 1974 ; *Dracula mort et heureux de l'être*, 1995), le film à suspense (*Le Grand Frisson*, 1977, dédié à Hitchcock), le péplum, le film médiéval, le film à costumes (*La Folle Histoire du monde*, 1981), le film de SF (*La Folle Histoire de l'espace*, 1987), le film d'aventures (*Sacré Robin des Bois*, 1993).

Chapeau l'artiste !

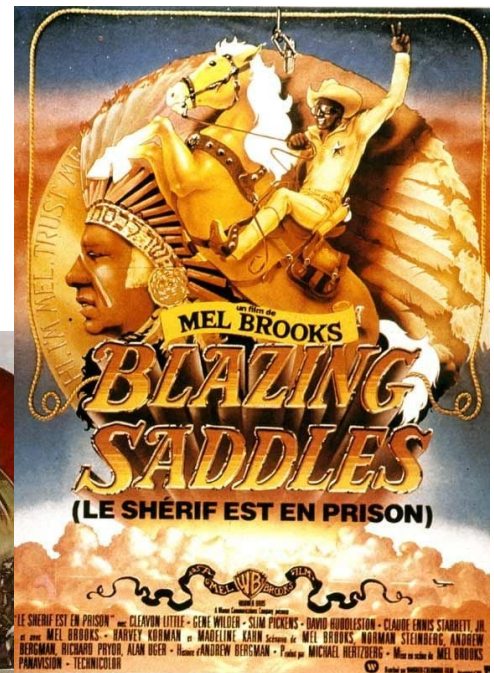
Claude Aziza



20th Century Fox présente
un film de MEL BROOKS
FRANKENSTEIN JUNIOR
avec GENE WILDER • PETER BOYLE • MARTY FELDMAN
CLORIS LEACHMAN avec TERI GARR et avec KENNETH MARS et MADELINE KAHN
Produit par NICHOLAS CRONIN • Réalisé par MEL BROOKS • Scénario de GENE WILDER et MEL BROOKS
D'après les personnages du roman "Frankenstein" de MARY W. SHELLEY • Musique de JOHN MORRIS
Une production CROOKS • VENTURE FILMS, CROSSBOW PRODUCTIONS INC et KOLFF LIMITED • Coproduit par De Luxe®
Splendor www.splendor-films.com



TWENTIETH CENTURY-FOX PRESENTS
MEL BROOKS' HISTORY OF THE WORLD PART I
STARRING MEL BROOKS • DOM DELUISE • MADELINE KAHN
HARVEY KORMAN • CLORIS LEACHMAN • RON CAREY
GREGORY HINES • PAMELA STEPHENSON • SHERY GREENE • SID CAESAR
INTRODUCING HANNAH MARK • ARIEL HELMS • MARY-LEIGH DOUGLAS • WELLES
WRITTEN, PRODUCED AND DIRECTED BY MEL BROOKS
MUSIC BY JOHN MORRIS • SPECIAL VISUAL EFFECTS BY ALBERT J. WHITLOCK
FILMED IN PANAVISION • COLOR BY DELUXE
READ THE WARNER BOOK



LE SHÉRIF EST EN PRISON • CLEAVON LITTLE • GENE WILDER • SLIM PICKENS • DAVID HEDDISON • CLAUDE ERNIS STANBETT JR.
et avec MEL BROOKS • HARVEY KORMAN • MADELINE KAHN Scénario de MEL BROOKS, NORMAN STEINBERG, ANDREW BERGMAN, RICHARD PRYOR, ALAN BIER • Histoire d'ANDREW BERGMAN • Réalisé par MICHAEL HEITZBERG • Musique de MEL BROOKS
PANAVISION • TECHNICOLOR



À l'occasion du numéro 72 de *L'Eustache d'encre*, *Scène de culte* ne pouvait manquer de rendre hommage à ce chef-d'œuvre du septième art qu'est *Autant en emporte le vent*, réalisé par Victor Fleming sous la houlette pas toujours bienveillante du producteur David O. Selznick, véritable instigateur du projet. Selon le principe désormais bien connu du lecteur, nous nous focaliserons cette fois encore sur une scène emblématique du film, d'où le titre de la rubrique.

La tragique condition du rédacteur

Quel crève-cœur de devoir choisir parmi tous les moments de bravoure que compte le film ! Car en 238 minutes (c'est dommage que pour 2 minutes, le film n'ait pas égalé la durée standard d'un quart de finale homme à Roland Garros !), il n'y a que l'embarras du choix : l'annonce d'Ashley à Scarlett qu'il va

épouser Mélanie, la première rencontre entre Scarlett et Rhett Butler, le début de la guerre de Sécession et l'arrivée des soldats, le mariage d'Ashley et Mélanie, le départ d'Ashley pour la guerre, l'incendie d'Atlanta et la fuite en charrette, le serment de Scarlett dans le champ de navets (un peu risqué de prendre des navets comme décor pour un film même si le jeu de mots ne fonctionne pas en anglais), le mariage de Scarlett et Rhett (ça rime), la mort de Bonnie, le baiser entre Scarlett et Rhett, la fin du film où Rhett quitte Scarlett... Liste non exhaustive et totalement arbitraire. Toutes auraient mérité d'être le sujet de cet article mais ne dit-on pas que tout choix est une élimination ? Il est des circonstances où être pigiste pour *L'Eustache d'encre* confine au tragique. *Cuiusvis hominis est errare, nullius nisi insipientis perseverare in errore*, comme disait Cicéron. Mais avant de vous révéler quelle scène j'ai choisi, parlons un peu du film.

« C'est un beau roman, c'est une belle histoire... »

En l'an de grâce 1936 (l'année de naissance de ma maman, qui aurait donc pu assister à la première du film au *Loew's Grand Theater* à Atlanta, le 15 décembre 1939) paraît le roman de Margaret Mitchell *Gone by the Wind* qui connaît un succès populaire spectaculaire et reçoit le prix Pulitzer en 1937. Une telle notoriété ne peut qu'attirer l'intérêt d'Hollywood et en particulier du producteur David O. Selznick qui en acquiert les droits pour 50 000 dollars de l'époque, avec l'ambition d'en faire une adaptation qui sera une super-production épique, à la fois romance, fresque historique et grand spectacle.

Pour arriver à ses fins, il recrute les meilleurs spécialistes de la profession.

Pour la réalisation, il fait appel à George Cukor, réalisateur vedette de la MGM réputé pour sa direction d'acteurs infaillible et son sens aigu de la narration, à qui l'on doit *Héritage/A Bill of Divorcement* (1932) qui a lancé la carrière de Katharine Hepburn (dont il devient le réalisateur fétiche), *Les Quatre Filles du docteur March/Little Women* (1933) nommé à l'Oscar du meilleur réalisateur, *David Copperfield* (1935) et *Le Roman de Marguerite Gautier/Camille* (1936) avec Greta Garbo. On le reconnaît d'ailleurs comme un « cinéaste de femmes », ses films étant souvent centrés sur des destins de femmes fortes. C'est notamment cette réputation qui lui jouera des tours comme nous le verrons un peu plus loin... Mais à ce moment de l'histoire, c'est cette compétence de direction des actrices que cherche Selznick pour guider celle qui sera choisie pour tenir le rôle de Scarlett O'Hara et pour orchestrer les rôles des deux autres personnages féminins, Mélanie Hamilton et Ma-

Si George Cukor s'investit corps et âme pendant deux ans dans la préparation du film (il participe activement aux essais pour trouver Scarlett, collabore avec Sidney Howard sur le script et supervise les décors, les coiffures et les costumes...), il se retrouve rapidement confronté à l'autoritarisme de son producteur qui veut garder la main sur son film et qui intervient constamment sur les choix de son réalisateur. Cukor, qui travaille de façon posée (trop lente au goût de Selznick), est attaché à la psychologie des personnages, au travail d'acteur et à la direction des scènes intimistes, ce qui ne s'accorde pas avec les objectifs que Selznick a en tête depuis l'origine du projet pour **son** film. Et comme c'est lui le patron... Trois semaines après le début du tournage, Cukor est renvoyé et remplacé par Victor Fleming qui réalisera le film jusqu'au bout. On crédite Cukor de 5 % de la réalisation du film, principalement les scènes d'ouverture cen-

trées sur Tara, la propriété des O'Hara, et sur la présentation de Scarlett.

Pour sa part, Victor Fleming, le remplaçant de Cukor, n'est pas un esthète du mélodrame mais un réalisateur réputé pour sa capacité à mener à bien les tournages les plus chaotiques et les plus coûteux d'Hollywood, et il est un ami intime de... Clark Gable qui reprochera notamment à Cukor de ne pas suffisamment mettre son rôle en valeur (« réalisateur à femmes », nous y voilà). On doit à Victor Fleming *La Malle de Singapour/China Seas* (1935), film d'aventures maritimes réunissant Clark Gable et Jean Harlow, *Capitaines courageux/Captains Courageous* (1937), adapté de Rudyard Kipling avec Spencer Tracy (Oscar du meilleur acteur).

Malgré son remplacement par Victor Fleming, les spécialistes considèrent que l'empreinte de George Cukor reste majeure dans le résultat final. Il se dit que Vivien Leigh et Olivia de Havilland, révoltées par son départ, continuent à le voir secrètement les week-ends pendant toute la durée du tournage pour qu'il les aide à travailler leurs scènes et à peaufiner leurs personnages.

Les autres protagonistes du projet

Au scénario, Sidney Howard jouit d'une immense notoriété et fait partie de l'élite absolue des auteurs américains pour avoir entre autres magistralement transposé à l'écran les romans complexes de Sinclair Lewis (prix Nobel de littérature).

À la musique, Max Steiner est considéré comme ayant littéralement inventé les codes de la musique de films hollywoodienne. Il a réussi un coup d'éclat pour *King Kong* (1933) en écrivant une partition symphonique monumentale qui interagit directement avec l'action, crée de la terreur et donne une âme au monstre géant.

Et évidemment Vivian Leigh dans le rôle de Scarlett O'Hara

Fin 1936, après avoir acquis les droits du roman, David O. Selznick qui cherche une actrice qui corresponde parfaitement à sa vision de l'héroïne – une femme belle, forte, capricieuse, passionnée et déterminée – organise pendant deux ans des auditions ouvertes dans plusieurs villes aux États-Unis. Plus de 1 400 actrices sont auditionnées, recensées ou envisagées pour le rôle, parmi lesquelles Bette Davis, Joan Crawford, Katharine Hepburn, Paulette Goddard et d'autres stars de l'époque.

Ironie du sort, c'est Victor Fleming qui suggère Vivien Leigh, actrice britannique alors peu connue en Amérique, dont il vante la beauté classique et le charisme indéniable, et qui finit de convaincre David O. Selznick qui voulait un visage nouveau et mémorable plutôt qu'une star déjà installée.

Elle rejoint l'équipe en janvier 1939, alors que le tournage a déjà commencé.

Un petit mot sur Clark Gable

Il s'en est fallu d'un cheveu qu'il ne soit pas de l'aventure car Clark Gable est recruté pour interpréter Rhett Butler après le refus de Gary Cooper qui était persuadé qu'*Autant en emporte le vent* serait le « plus grand flop de l'histoire d'Hollywood ». Cooper ne croyait pas au sujet « trop régional » à ses yeux et ne se voyait pas dans un rôle trop éloigné de son image de cow-boy taciturne. Après son refus, Gary Cooper déclara : « Je suis bien content que ce soit Clark Gable qui se retrouve plus bas que terre et pas moi ! » Par la suite, il regrettera toute sa vie d'avoir refusé le rôle, considérant mais un peu tard que c'était « l'un des meilleurs rôles jamais offerts à Hollywood ». Le film finit par être le plus grand succès de tous les temps (en dollars constants, on estime ses recettes à plus de 3,44 milliards), et Clark

Gable obtient une nomination à l'Oscar du meilleur acteur.

Secret de tournage

Si dans le film, Scarlett et Rhett forment un couple mythique à la passion dévorante, en coulisses, leur relation était beaucoup plus calme. Vivien Leigh a même raconté que le baiser avec Gable n'était pas du tout excitant, à cause de sa mauvaise haleine. « Il portait un dentier qui sentait quelque chose d'horrible », aurait-elle déclaré.

Voilà c'est fini

En conclusion, *Autant en emporte le vent* aura marqué toute une génération de jeunes filles qui se seront rêvées en Scarlett O'Hara au bras de Rhett Butler alors que deux ans plus tôt, elles se voyaient encore en *Blanche-Neige* au milieu du monde merveilleux des animaux de la forêt. À chaque âge ses plaisirs.

Et la scène de culte ?

« Franchement, ma chère, c'est le cadet de mes soucis » (Frankly, my dear, I don't give a damn)

Philippe Frontier



L'affaire n'a pas beaucoup été ébruitée dans la sphère d'influence *eustachienne*, par discrétion ou modestie, mais elle mérite publicité.

Au printemps dernier se sont tenues les *Rencontres du Sud*, rassemblement cinématographique avignonnais annuel, essentiellement destiné aux professionnels (exploitants, distributeurs, associations, presse...). Là-bas, notre François Aymé a été mis à l'honneur, avec un hommage appuyé à ses bons et loyaux services rendus au 7^e art depuis de nombreuses années. Inutile de lister ici ses multiples fonctions et faits d'armes justifiant une telle reconnaissance, les familiers du cinéma Jean-Eustache les connaissent sans doute bien.

Lors d'une cérémonie chaleureuse, un documentaire d'une trentaine de minutes, revenant sur son parcours, ses rencontres et ses diverses activités passées et présentes de « montreur d'images », a été projeté, suivi d'un discours de remerciement de François, émaillé d'anecdotes. Cadeau surprise : un chic portrait Harcourt de lui a été remis à notre impétrant (qui n'a sans doute été qu'à moitié surpris, puisqu'il a dû poser pour le mériter). Un envoyé spécial de *L'Eustache d'Encre* était sur le pont en Avignon pour documenter l'évènement, et en a rapporté quelques images.

À noter : parmi la vingtaine de long-métrages proposés en avant-première lors de ces Rencontres, dont de nombreux accompagnés par des membres de leur équipe, certains ont eu depuis les honneurs des écrans de Pessac, comme *La Corde au cou*, *Derrière les palmiers* ou *À voix basse*. D'autres y sont à l'affiche au moment où vous lirez ces lignes (*Le garçon qui faisait danser les collines*, *Maspalomas*), ou le seront sous peu : *L'Illusion de Yakushima*, *De la Comédie Française*, et un magnifique *No Good Men* d'une réalisatrice afghane, prix du jury des *Victoires du Cinéma*, présidé par François (projeté en avant-première surprise à Pessac le 7 avril).

Hervé Bry



François s'échauffe avant son numéro de claquettes



François, maintenant « harcourisé », rougit de plaisir devant tant d'honneurs





L'exposition :

9 avril 2026, Paris, quartier de Bercy. Rien prévu de spécial pour ce bel après-midi printanier qui s'annonce. Que peut-on faire l'après-midi ? En 1972, Éric Rohmer proposait simplement de faire *L'amour l'après-midi* ; quatre ans plus tard, Sidney Lumet, lui, penchait plutôt pour une attaque de banque qui tournerait mal durant *Un après-midi de chien*. Récemment, côté hispanique, Albert Serra évoquait *Un après-midi de solitude* (*Tardes de Soledad*). Enfin, beaucoup plus radicale, Isabel Coixet réclamait que *Quelqu'un devrait interdire les (dimanches) après-midi*. Alors que faire ?

À peine sorti du métro, après avoir dépassé cette fameuse *Accor Arena*, je vois se dresser celle qui fut longtemps installée au palais de Chaillot, et qui occupe depuis 2005 l'autre réalisation architecturale de Frank Gehry ; c'est bien elle : la Cinémathèque française qui, en ce mois d'avril, célèbre la blonde la plus connue du cinéma mondial. Marilyn Monroe.

L'exposition porte avant tout sur la carrière et le travail d'actrice de Norma Jeane Baker, mondialement connue sous le nom de Marilyn Monroe. Décédée tragiquement en 1962, elle aurait eu 100 ans cette année. Ce choix de ne pas entrer dans le romanesque ou la vie privée

est juste et bienvenu : celles et ceux qui auraient voulu du sensationnel, souhaitant une approche très intime et/ou psychologique de l'actrice, seront sévèrement frustrés.

Le parcours au travers des différentes salles est chronologique et clair. Nombreux documents d'archives, affiches et extraits de films ponctuent cette belle promenade. Très peu de surprises si vous êtes un fan ou un habitué des expositions qui ont déjà été proposées ces dernières décennies.

Pour résumer, cette exposition est pour vous si vous êtes un amoureux du cinéma hollywoodien adepte des expositions bien documentées et que l'approche féministe de l'actrice est un point supplémentaire moins connu. En revanche, passez votre chemin si vous êtes friand de révélations et que pour vous une expo doit être puissamment immersive et/ou émotionnelle. Selon que vous soyez pressé, ou au contraire soucieux de tout lire, il vous faudra entre quarante minutes et deux heures de visite.

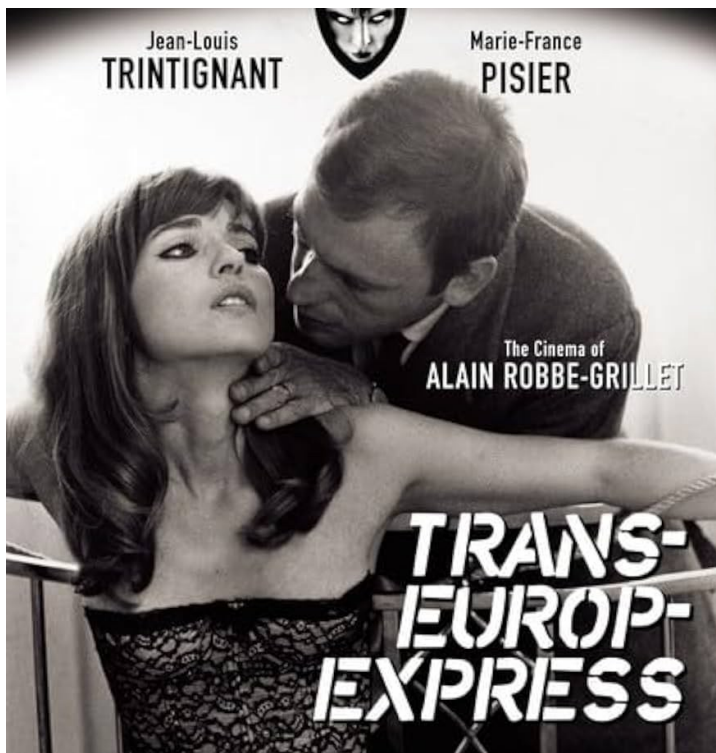


Exposition solide, intelligente et respectueuse, même si elle n'est pas révolutionnaire. Pour compléter cette exposition, la cinémathèque propose de (re)voir 23 films dans lesquels Marilyn apparaît.

Le film :

Malchance, cet après-midi du 9 avril, aucun film de programmé. Le seul proposé en ce milieu d'après-midi est un film d'Alain Robbe-Grillet.

Tout le monde s'accorde à dire qu'Alain Robbe-Grillet est un de ceux qui ont inventé ce que d'autres ont nommé le « Nouveau Roman ».



Mouvement littéraire caractérisé par une volonté de renouveler les conventions du réalisme ou du naturalisme héritées d'écrivains comme Balzac ou autre Zola.

Toujours avide d'expérience, il s'essaya également au cinéma dans le sillon de ceux qui inventèrent la « Nouvelle Vague ». Une dizaine de films en quarante ans.

Et c'est ainsi qu'il réalisa, ou commis selon qu'on aime ou qu'on abhorre son cinéma, des films comme *Trans-Europ-Express* (1966) ou plus tard *Glissements progressifs du plaisir* (1974).

À 16 h 30, dans la salle Georges Franju, c'est son film *Trans-Europ-Express* (1966) qui est proposé : mise en abyme qui va s'efforcer de suivre l'écriture d'un scénario dans le train Pa-

ris-Anvers (train qualifié de TEE : Trans-Europ-Express). Seront interrogés la fabrication du sujet (une intrigue pseudo-policrière), avec ses corrections émaillées de contradictions et de variantes, le doute qui s'installe sur la pertinence de l'histoire. Afin d'illustrer ces méandres créatifs, Jean-Louis Trintignant et Marie-France Pisier seront pour nous les interprètes du film imaginé.

Au regard d'autres films, certains disent que celui-ci est « accessible » : en effet si on accepte une narration non linéaire, le pastiche avec les codes du film noir, et un érotisme (lourdement) stylisé, *Trans-Europ-Express* ravira ses spectateurs ; pour les autres, l'expérience semblera longue et sera douloureuse.

Pour cette séance, (tous) les amoureux (encore vivants) de la cinématographie *Robbe-Grillienne* étaient présents. Prêts à supporter une copie 35 mm en N&B encore plus fatiguée qu'eux, toujours prompts à s'esclaffer aux jeux de mots (creux) prononcés par Jean-Louis Trintignant, toujours autant conquis pour applaudir chaudement à l'arrivée du générique de fin. On peut avoir un avis différent.

Patrick Servel





Tel est le titre de l'opération lancée conjointement par le festival de Cannes et trois réseaux d'exploitants, pendant une semaine du vendredi 22 au vendredi 29 mai : 28 films de la sélection officielle ont été diffusés dans 14 villes à travers la France dans les réseaux Pathé, mk2 et UGC, soit 267 séances dans 19 cinémas. Ceci n'a rien à voir avec ceux dont la sortie nationale était déjà organisée et que nous avons découverts au Jean-Eustache ou dans d'autres cinémas indépendants.

Au-delà de cette première semaine, la reprise de la sélection officielle a également fait « voyager » à Paris les films de la section *Un Certain Regard* : du mercredi 27 mai au mardi 2 juin à l'UGC Gobelins, au mk2 Quai de Seine ainsi qu'à L'Arlequin (Cinémas Dulac) et du mercredi 10 juin au mardi 16 juin au cinéma Pathé Convention.

Pour ceux, nombreux, qui ont signé – en ligne ou à la caisse du Jean-Eustache – la pétition du syndicat des cinémas de proximité pour un accès aux films égalitaire sur tout le territoire, ce n'est qu'une demi-surprise. La stratégie des grands circuits, qui prônent une exploitation à deux vitesses avec une sortie décalée dans le temps pour les cinémas indépendants, ne fait que se confirmer.

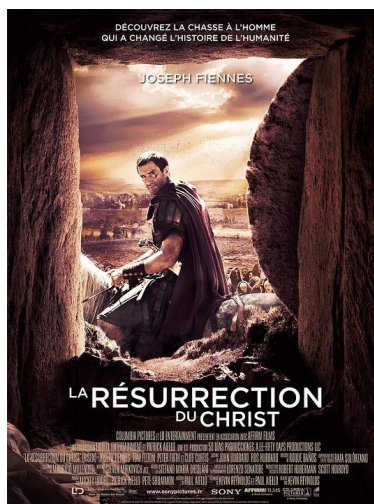
À nous de rester vigilant·e·s et de continuer à privilégier les lieux où les films sont accompagnés par de nombreuses animations éclairantes.

Michèle Hédin

Pour plus d'informations :

<https://www.festival-cannes.com/2026/la-selection-officielle-du-festival-dans-les-salles-de-france/>

<https://www.festival-cannes.com/2026/reprise-des-films-un-certain-regard-a-paris/>



La Résurrection du Christ, film de Kevin Reynolds (2016, DVD), est le dernier en date des films sur Jésus, si l'on excepte le *Ben-Hur* sorti en septembre 2016, où Jésus a un rôle plus important que dans les autres versions et que dans le

roman lui-même. Le film de Reynolds ne manque pas d'intérêt. Qu'on en juge : un tribun est chargé par Ponce Pilate d'éclaircir l'énigme de la disparition du corps de Jésus. Mais, déjà, en 2006, *L'Enquête sacrée* de Giulio Base (DVD) avait presque le même sujet : Tibère chargeant un homme de confiance de résoudre le mystère de la résurrection de Jésus.

Mais, en cet an de grâce 2026, nous célébrons le centenaire de la naissance de Jeffrey Hunter (mort en 1969), de Norman Jewison (mort en 2024) et de Mel Brooks (toujours vivant !). Tous trois, à des degrés divers, sont liés à Jésus. Jeffrey Hunter (*La Prisonnière du désert* et *Le Sergent noir*) est Jésus dans *Le Roi des rois* de Nicholas Ray (1964, DVD), film intéressant par son prologue où l'on voit Pompée prendre, en -63, Jérusalem. La comédie musicale de Norman Jewison, *Jésus Christ superstar* (1973, DVD), a suscité des critiques, peu fondées à mes yeux, qui y voyaient des traces d'antisémitisme. Dans *La Folle Histoire du monde* de Mel Brooks (1981, DVD) est mise en scène la Cène avec l'apparition insolite et hilarante de Léonard de Vinci.

Chantons donc avec Patrick Bouchitey, « *Jésus, Jésus, Jésus revient parmi les siens* ». À vous de trouver dans quel film (DVD).

Claude Aziza

La guerre d'Espagne, qui a vu naître les grands noms du photojournalisme, a été abondamment filmée et photographiée. En 1936, les progrès des caméras et de la sensibilité des pellicules permettaient les reportages en condition réelle et l'image a occupé dès lors une place centrale dans les actualités.

Contexte

Les 17 et 18 juillet 1936, il y a 90 ans, des militaires dont le général Franco, appuyés par l'Église et la grande finance, se soulèvent contre la république espagnole. À travers le pays et en particulier dans de grandes villes comme Madrid et Barcelone, les organisations ouvrières, parmi lesquelles la puissante CNT (Confédération nationale du travail anarcho-syndicaliste), impulsent la résistance par les armes et y font échouer le coup d'État. Ainsi commence la guerre « civile » entre fidèles à la République et militaires factieux. Mais ce qui est moins connu, c'est que dans la déstabilisation des institutions officielles, dès le 19 juillet en Catalogne et autres lieux, les principaux leviers politiques, économiques et sociaux passent aux mains de la population qui s'auto-organise sur de nouvelles bases révolutionnaires.

Aussi, le journaliste et écrivain George Orwell qui arrive à Barcelone en décembre 1936 trouve une ville « *où la classe ouvrière avait pris le dessus* ». Dans son livre-témoignage *Hommage à la Catalogne*, il décrit une révolution en marche : bâtiments saisis, usines et magasins collectivisés ainsi que les transports en commun, les restaurants... Levées en toute hâte, des milices populaires étaient parties libérer Saragosse tombée aux mains des troupes fascistes et, au fil de leur avancée, l'énergie révolutionnaire avait gagné les régions agricoles où les terres étaient collectivisées.

Les images

Des photographes de renommée mondiale tels Robert Kapa, Chim, Gerda Taro, sans oublier Agustí Centelles, saisissent le départ des miliciens vers le front, les combats, la vie sur la ligne de feu et la vie dans les villes. Il existe aussi de nombreux clichés anonymes dispersés dans des institutions et dont l'identification est encore en chantier.



Mais la nouveauté vient du côté du cinéma. Car dès juillet 1936, au déclenchement de la guerre civile, le syndicat anarchiste CNT socialise l'industrie cinématographique au sein du Syndicat unique des spectacles publics, et à Madrid et Barcelone, de nombreux films sont produits. Cette effervescence donne naissance à une période unique, sans équivalent dans l'histoire du cinéma mondial. Il s'agit bien de films créés par les révolutionnaires eux-mêmes et non pas de films « sur » cette période.

Les opérateurs de prise de vue étaient aussi acteurs des événements et ont abondamment documenté l'expérience, léguant à la postérité un fonds exceptionnel sur ce qui a été qualifié de « *seule révolution prolétarienne occidentale du xx^e siècle* ». La CNT a ainsi produit pendant la guerre civile près de 200 reportages et courts métrages documentaires tournés sur le terrain, qui étaient montés et sonorisés à Barcelone ou à Madrid puis

diffusés en première partie de programme dans les salles de cinéma très fréquentées, où le prix des places était réduit. La particularité de ces images « 1936 » est d'avoir été tournées sans le son, bruitées au montage, ponctuées de chants révolutionnaires et assorties de commentaires mettant en valeur l'engagement et le courage des combattants, la solidarité de la population par le travail et sa résistance aux attaques des fascistes.

À côté des réalisateurs et techniciens espagnols, on retrouve au générique de nombreux reportages le chef-opérateur suisse Adrien Porchet, installé à Barcelone depuis le début des années trente. Intégré avec son équipe dans les milices ouvrières, il tournait en 35 mm avec une caméra Debrie sur pied et deux petites Bell & Howell tenues à la main. De retour en Suisse après la guerre, Porchet travaillera jusqu'au milieu des années 1950 et fera l'image du premier film de Jean-Luc Godard, *Opération Béton*.

Films archivés par thème

Une grande partie de ces films militants d'une quinzaine de minutes chacun, tournés par des techniciens qui étaient aussi acteurs des événements, est aujourd'hui conservée, préservée, sous-titrée et classée par thème en volumes de 2h30 chacun.

Ainsi, dans le volume « Des colonnes à la militarisation » sont regroupés les films réalisés au début de la révolution. Après l'échec des putschistes, des colonnes de miliciens organisées par les partis et les syndicats qui voulaient reconquérir les zones occupées par les factieux partirent au combat. Ces films mettent en évidence l'activité des milices à Barcelone, l'organisation et le départ des unités vers l'Aragon et les régions qui vécurent une véritable agitation révolutionnaire.

Le volume « La révolution » rassemble les films montrant cette révolution du 19 juillet qui, en riposte à la tentative du coup d'État, se

répand dans pratiquement toutes les zones non occupées par les factieux.

La spécificité du conflit espagnol, c'est précisément ce changement social qui attira les regards du monde entier et qui, 90 ans plus tard, reste présent dans l'imaginaire collectif de l'humanité.

D'autres films sont rangés dans la catégorie « Un peuple en armes » montrant un peuple espagnol vivant une vie nouvelle, une vie meilleure. Ils mettent en évidence tout le processus révolutionnaire jusqu'à la reprise en main classique par l'appareil étatique, fin 1937 et 1938.

Dans le volume « La guerre » on voit les premières opérations militaires menées par les colonnes pendant l'été et l'automne 1936, remplacées petit à petit par des fronts classiques de guerre et la mise en place d'une armée populaire, la révolution se changeant en une guerre antifasciste ou d'indépendance nationale.

Et aussi des fictions !

Des fictions sont aussi produites en pleine guerre, comme *Aurore d'Espérance* mettant en scène un ouvrier qui se rebelle pour faire advenir une société meilleure, ou *Notre coupable*, comédie ironisant la justice bourgeoise, ou *Les Bas Quartiers*, mélange de cinéma policier, d'amour et de vengeance.

Des films qui font penser à ceux de la même époque de Renoir, Carné ou Prévert, ou qui pourraient préfigurer le cinéma néo-réaliste italien.



Patrimoine de la révolution espagnole

Conservés pour la plupart dans les « *filmotecas* » de Madrid et Barcelone, avec des films amateurs sur la vie quotidienne, ces réalisations font partie du patrimoine politique et culturel de cette expérience révolutionnaire. Certains ont été édités sur DVD par des structures militantes, d'autres ont nourri des documentaires, tels *Un autre futur* de Richard Prost et, très récemment, le formidable *Hommage à la Catalogne*, réalisé par Frédéric Goldbronn avec le texte de l'ouvrage éponyme de George Orwell. **À découvrir bientôt !**

Esméralda et Progrès Travé



« À travers la mitraille »

C'est l'intitulé du recueil de notes publié en 1938 par le cinéaste engagé Armand Guerra qui retrace ses parcours de reportage dès 1936 dans les zones de combat défendues par les milices populaires. Rappelons qu'en 1913 il avait impulsé à Paris la création de la Coopérative du cinéma du peuple et tourné son film *La Commune*, puis travaillé aux studios UFA à Berlin. De retour à Madrid, il était sur le point de terminer en juillet 1936 son film *Carne de Fieras* (*Chair de fauves*, un « film baroque et passionnant » selon le critique Édouard Waindrop), avec l'actrice française Marlène Grey en dompteuse-ballerine, et ce avec beaucoup de mal, car la guerre ayant éclaté, les pénuries privaient les lions de viande abondante. Il part très vite en mission comme réalisateur sur les fronts de guerre autour de Madrid et dans les régions voisines, accompagné d'une équipe de tournage de 7 personnes (opérateur, photo-

graphe, assistant-réalisateur, conseiller, chauffeur...) afin de produire des documentaires pour le compte de la CNT-FAI avec le Syndicat unique des spectacles publics auquel il était affilié. Son récit passionnant raconte les conditions de tournage particulières, les difficultés de déplacement, son implication dans les zones de combat (dont celle du terrible siège de l'Alcazar de Tolède), la vie et l'auto-discipline des miliciens, la construction d'abris et de sentiers (« scènes dignes d'intérêt »), le choix délicat de l'angle de la caméra, le tournage depuis un train blindé. Mais aussi dans les villages traversés, le travail dans une ferme ou dans un atelier de couture collectivisés, des activités d'enfants dans des écoles rationalistes... Régulièrement l'équipe revient à Madrid pour déposer les pellicules et les plaques utilisées et s'approvisionner en matériel vierge pour la suite de l'expédition.

Jeu : Le scénario estival : Réponses

Les 23 titres de films à débusquer :

- Été caniculaire. Maya remplace **juste pour une nuit**¹ son cousin, dans un vieux cinéma de quartier, **L'Odyssée**². Le genre qui projette encore du 35 mm et sent le pop-corn brûlé. Les clients viennent surtout pour éviter **la chaleur**³, grâce à la clim.
- Un type louche débarque à la caisse. Se prétendant dépositaire de « **La légende du bout du monde**⁴ », il dit reconnaître en Maya **l'inconnue**⁵ qu'il aurait croisée des années plus tôt, **sous le ciel de Kyoto**⁶. « Encore un taré ! », se dit Maya en lui tendant un billet pour **Sur la route d'Omaha**⁷. La projection commence, mais là, court-circuit : la lumière saute.
- Après le bref black-out, le type a mystérieusement disparu. Sur son siège vide, un carnet ouvert avec un texte où Maya peut lire **le passage**⁸ surligné qui lui est destiné : « **J'écris ton nom**⁹ : Maya. Toi, **la fille dans les nuages**¹⁰, si tu veux quitter **une vie douce-amère**¹¹, et vivre **l'aventure rêvée**²³, trouve le **fjord**¹³ où habite **le dernier Viking**¹⁴, attends avec lui **les matins merveilleux**¹⁵ du **dégel**¹⁶, et cherchez alors ensemble **un champ de fraises pour l'éternité**¹⁷. »
- Alors Maya, **soudain**¹⁸ transfigurée, ferme le ciné, enfourche son vieux scooter et file telle une **comète**¹⁹ vers son destin. FIN

Un peu ésotérique, voire incongru, non ? Mais on a connu pire. En tout cas, **toute cette satanée affaire**²⁰ comptera dans son casting plusieurs acteurs **de la Comédie Française**²¹, qui auront ainsi l'occasion de montrer leur talent sous **un nouveau jour**²². À voir bientôt au Jean-Eustache ? **Laissez-nous les clés**²³ de la programmation, et il sera à l'affiche dès septembre !

1 : **Juste pour une nuit**. 12/08

2 : **L'Odyssée**. 15/07. Programmé au JE

3 : **La Chaleur**. 08/07. Programmé au JE

4 : **La Légende du bout du monde** (Vaiana 3). 08/07. Programmé au JE

5 : **L'Inconnue**. 26/08

6 : **Sous le ciel de Kyoto**. 19/08

7 : **Sur la route d'Omaha**. 22/07. Programmé au JE

8 : **Le Passage**. 08/07.

9 : **J'écris ton nom**. Second volet du diptyque *La Bataille De Gaulle*. 01/07. Programmé au JE

10 : **La Fille dans les nuages**. 22/07

11 : **Une vie douce-amère**. 22/07

12 : **L'Aventure rêvée**. 15/07

13 : **Fjord** (Palme d'or Cannes 2026). 19/08. Programmé au JE

14 : **Le Dernier Viking**. 15/07

15 : **Les Matins merveilleux**. 29/07. Programmé au JE

16 : **Dégel**. 26/08

17 : **Un champ de fraises pour l'éternité**. 01/07. Programmé au JE

18 : **Soudain** (double prix d'interprétation féminine Cannes 2026). 12/08. Programmé au JE

19 : **Comète**. 15/07

20 : **Toute cette satanée affaire**. *The Whole Bloody Affair (Kill Bill Director's Cut)*. 08/07

21 : **De la Comédie Française**. 22/07. Programmé au JE

22 : **Un nouveau jour**. *Brand New Day (Spiderman 16° mouture !)*. 31/07. Programmé au JE

23 : **Laissez-nous les clés**. 01/07

L'année 1926 a été riche en naissances d'acteurs, mais j'ai choisi de faire le portrait des deux plus grandes étoiles du péplum, nées cette même année...

Steve Reeves 1926-2000

Taille : 1,85 m ; poids : 95 kg ; tour de poitrine : 175 cm.

Profession : Hercule.



Vous l'enviez ? Attendez la suite : six heures d'exercice par jour ; pas d'alcool ; pas de cigarettes. Couché à 22 h, dix heures de sommeil par nuit. Vous déchantez ? Ce n'est pas fini : trois fois par jour, à 10 h, 14 h et 22 h, 33 cl de lait non écrémé à 37 °C. Surtout pas de pâtes (« la mort blanche ») ; carottes râpées, œufs crus, grillades et 2 kg de salade par jour. Pas de lipides ou très peu ; des protéines, encore des protéines, toujours des protéines. Dure, dure est la vie des culturistes, surtout quand on se nomme Steve Reeves, qu'on a été successivement M. America en 1947, M. Monde en 1950, et, la même année, suprême consécration, M. Univers.

Belle carrière donc que celle de cet étudiant en physiothérapie, né en 1926 dans le Montana. Quoi d'étonnant si la télévision et le cinéma lui font les yeux doux ? DeMille pense un instant à lui pour le rôle de Samson, mais il préfère Victor Mature. Reeves se rabat sur la pub et vante à longueur d'images pilules et produits, biceps à l'appui et effets de pectoraux garantis. Tenté un moment par le théâtre, il tâte de la comédie musicale et aboutit – comme de bien entendu – dans la fameuse revue (*le Beefcake trust*) de Mae West.

C'est en 1951 que le cinéma lui offre son premier engagement : un petit rôle dans *Athena*, une comédie musicale signée Richard Thorpe, qui,

après bien des déboires, sort en 1954. Steve Reeves connaît alors quelques obscures prestations avant d'être remarqué par la fille de Pietro Francisci, une gamine charmée par la stature de l'acteur culturiste. La chance est avec lui : l'Italie se met au péplum, après le fabuleux succès de *l'Ulysse* de Mario Camerini (1954). Francisci, habitué aux films antiques, déjà auteur d'une *Reine de Saba* et d'un *Attila, fléau de Dieu*, rêve de faire revivre le plus fabuleux des héros, Hercule. Désormais – et de toute éternité → Steve Reeves sera Hercule.

Les Travaux d'Hercule (1958) qui ne reprenaient que quelques-uns des exploits du fils de Zeus, remportent un triomphal succès. Francisci enchaîne, l'année suivante, avec *Hercule et la reine de Lydie*, qui avait l'originalité de broder sur la rivalité entre les fils d'Œdipe et de prendre Sophocle (*les Sept contre Thèbes*) comme caution. Mais Reeves, après ces deux films, ne sera plus Hercule : avec intelligence il comprend qu'il ne faut pas s'enchaîner à un rôle. Il abandonne le héros dont il a imposé l'image à l'écran : une plastique irréprochable, un langage académique, des manières nobles et une vertu farouche. Image stéréotypée qui n'a, au fond, que très peu à voir avec le héros grec, grand buveur et coureur impénitent.

Désormais Reeves va passer avec aisance du film d'aventures (*La Charge des Cosaques*, Riccardo Freda, 1959) au merveilleux oriental (*Le Voleur de Bagdad*, Arthur Lubin, 1961). Mais il restera fidèle au monde antique, interprétant tour à tour Romulus dans *Romulus et Remus*, de Sergio Corbucci, (1961), le coureur de Marathon (*La Bataille de Marathon* de Jacques Tourneur, 1959), le fils de Spartacus (film éponyme de Corbucci, 1962), le pieux Énée (*La Guerre de Troie* de Giorgio Ferroni et *Conquérants héroïques* de Giorgio Rivalta, 1961 et 1962). Il tâte cependant du corsaire (*Capitaine Morgan* de Primo Zeglio et André de Toth, 1960) et se lance dans l'aventure exotique avec *Sandokan, le tigre de Bornéo* (Umberto Lenzi, 1963) et sa suite, *Les Pirates de Malaisie* (*id.* 1964).

Ces deux films, tirés de l'œuvre du prolifique Emilio Salgari, auteur d'une bonne centaine de romans d'aventures,, malgré leur exotisme et l'habileté d'un metteur en scène capable de faire

prendre la banlieue de Rome pour la jungle de Bornéo ne suffisent pas à relancer la carrière de Reeves.

Il est vrai qu'il avait laissé échapper deux occasions : la première, jouer James Bond à la place de Sean Connery, la seconde, être l'antihéros du curieux western que tournait un auteur avec lequel il s'entendait mal, Sergio Leone. C'est Clint Eastwood qui aura le rôle. Fatale erreur.

Il avait joué pourtant sous la direction de deux réalisateurs – talentueux – de westerns, Tourneur et De Toth. Il est vrai qu'ils étaient en fin de carrière et tournaient, faute de mieux, à Cinecittà. Reeves n'est pas encore en fin de carrière. Il assiste aux premiers développements du western italien. S'il n'aime pas beaucoup Sergio Leone, ne connaît guère Sergio Solima, il a déjà joué sous la direction du troisième Sergio, Sergio Corbucci. Par ailleurs, c'est un cavalier chevronné, qui rêve d'un ranch dans le Montana, qu'il aura bientôt. Bref, il a tous les atouts pour faire une brillante carrière dans le western, prouvant, par là, que les frontières entre le péplum et le western sont minces et qu'on peut passer facilement d'un genre à l'autre. Certains, comme Kirk Douglas ou Victor Mature, avaient déjà fait le chemin, parfois en sens inverse. D'autres le feront aisément : des Italiens, Giuliano Gemma, Mimmo Palmara, l'éternel méchant du péplum, ou des Américains, Gordon Mitchell, Gordon Scott, Richard Harrison, Stephen Boyd (dans le rôle de Messala), Woody Strode. Pas lui. Il fera pourtant une-seule tentative, en 1968 : *L'Évadé de Yuma* (Alex Burks), auquel il semble avoir pris une part active. Mais le temps a passé, les chefs-d'œuvre d'un genre qui flamba comme un feu de paille sont déjà un peu loin. Le film, un honnête western de série, ne le montre guère à son avantage. Sans doute le comédien préférerait-il le véritable Ouest...

Avec sagesse et philosophie, après dix ans de Cinecittà, Steve quitte le cinéma, abandonnant les milliers d'admirateurs (et d'admiratrices), laissant des épigones qui ne le vaudront guère, suscitant des vocations dont celle d'Arnold-Conan-Schwarzenegger. Retiré dans son ranch du Montana, il se consacre alors, jusqu'à une mort précoce, à sa passion, l'élevage des chevaux. En véritable cow-boy qu'il n'avait jamais cessé d'être...

Gordon Scott 1926-2007

Il fut pompier, garçon de ferme, vendeur de machines agricoles, garde du corps, maître-nageur. Il n'y a pas de sot métier. Il se nommait pour l'état civil Gordon Werschkul, né en 1927



dans l'Oregon et retraité du cinéma depuis 1966. Il a été Tarzan, Hercule, Zorro, Buffalo Bill. Qui dit mieux ? Et aussi Maciste et Jules César. Et encore Rémus, Mucius Scaevola et Coriolan. Qui donc sur les écrans du mythe et de l'Histoire pourrait étaler un tel palmarès ? Pourtant, qui se souvient encore de Gordon Scott, 1,90 m, 98 kg, 127 cm de tour de poitrine sans une once de graisse, en cette année 1954 où le producteur Sol Lesser lui confie l'écrasante succession de Johnny Weissmuller et de Lex Barker ? Il sera le onzième Tarzan.

Certes, ses débuts sont encore modestes : la trente et unième mouture du genre, *Tarzan chez les Soukoulous* (Harold D. Chuster, 1954), reste une petite production en noir et blanc. Mais le succès cinématographique va exciter la pauvre imagination des producteurs de Tarzan et les envoyer au Congo belge pour filmer, en scope et en couleurs, *Tarzan et le safari perdu* (H. Bruce Humberstone, 1957). Oh ! Ce n'est pas un chef-d'œuvre, et Gordon Scott n'est pas encore très à l'aise. Pourtant, il progresse, prend moins la pose, retrouve parfois quelque chose de la sauvagerie du Seigneur de la jungle.

Le Combat mortel de Tarzan (id. 1958) lui permet de retrouver, dans un scénario de la même écrasante banalité, Jane et Boy. *La Plus Grande Aventure de Tarzan* (John Guillermin,

1959), tournée au Kenya, lui fait affronter le débutant Sean Connery. *Tarzan le Magnifique* (Robert Day, 1960), où il doit ramener un prisonnier incarné par Jock Mahoney – un futur autre Tarzan, le n° 13 – enfin, confirme qu’il est désormais un des meilleurs Tarzan. Encore quelques films et il peut espérer remplacer dans les cœurs et les mémoires Weissmuller.

Mais Cinecittà lui fait les yeux doux et lui signe de beaux chèques. Gordon Scott va donner alors toute sa mesure dans le péplum en débutant par le seul rôle « négatif » de sa carrière. Il sera un Rémus magnifique face à Romulus, interprété par Steve-Hercule-Reeves, dans *Romulus et Remus* (Sergio Corbucci, 1961). Désormais, et durant un lustre, il sera Maciste et promènera ses muscles au service du droit, en Chine (*Le Géant à la cour de Kublai Khan*, Riccardo Freda, 1961), en Orient (*Maciste contre le fantôme*, Giacomo Gentilomo, 1961), à Rome (*Le Gladiateur de Rome*, Mario Costa, 1962).

Il empruntera aussi les traits des gros bras de service, au hasard des productions et des... titres qui changent d’un pays à un autre. Mais du mythe à l’Histoire, la distance est mince au cinéma. Scott entre de plain-pied dans l’épique. Il devient, au cours de l’année 1963, quand le péplum entre dans une ère crépusculaire et que va apparaître le western spaghetti, Zorro. Un Zorro qui doit affronter les Trois Mousquetaires, au prix d’un petit anachronisme de deux siècles (*Zorro et les Trois Mousquetaires*, Luigi Capuano, 1963). Entre film de cape et d’épée et western, Scott est à son aise. Il espère trouver un second souffle dans la saga de l’Ouest, fût-il situé dans les Abruzzes !

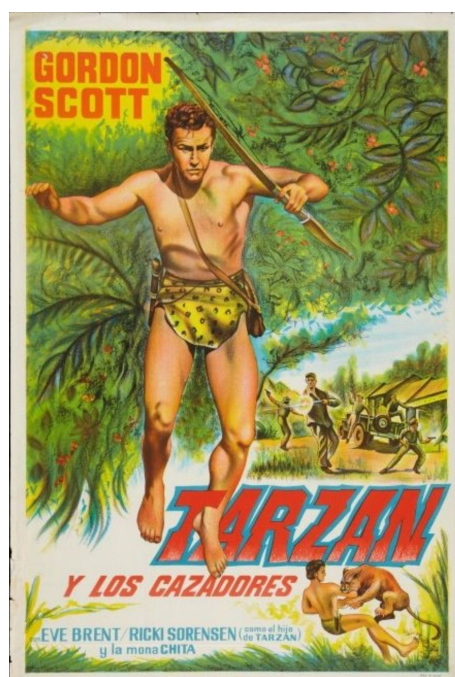
Il devient, l’année suivante, un Buffalo Bill tout à fait conforme à la légende de l’Ouest dans *Buffalo Bill, le héros du Far West* de Mario Costa. Le réalisateur, qui a abordé tous les genres, du péplum au film de pirates, en passant par le mélodrame et l’opéra filmé, a déjà dirigé Gordon Scott. Dans, comme on l’a vu, *Le Gladiateur de Rome* mais aussi, la même année, dans *Le Retour du fils du cheik*. Mais Scott arrive à un mauvais moment de la légende de Buffalo Bill. Le dernier film qui le glorifie, *Pony Express* (Jerry Hooper, 1953), est déjà loin. Et s’annonce, à l’horizon des années 1970, le temps de la dérision qui commence avec *Little Big Man* (Arthur Penn, 1970) et culmine avec *Buffalo Bill et les Indiens* (Robert Altman, 1976). Le

film n’a pas le succès espéré, le public américain n’est pas touché et le héros de l’Ouest n’entre pas dans le panthéon des mythes italiens.

Gordon Scott retourne donc dans son domaine favori, l’Antiquité. Mais, cette fois, il bascule dans l’Histoire, la vraie, la romaine. Il avait été un éphémère Jules César dans *Cléopâtre, une reine pour César* (Victor Tourjanski, 1962), il sera, en 1964, Coriolan (*La Terreur des gladiateurs*, Giorgio Ferroni), puis, la même année, Mucius Scaevola (*Le Colosse de Rome*, du même réalisateur), deux des plus célèbres héros des débuts de la République romaine. Deux films qui ne manquent pas d’allure et montrent que Scott est capable de jouer sur plusieurs registres.

Mais nous sommes en 1964, le péplum est mort, vive le western. Pour les Hercule et autres Maciste, qui n’ont pas pu faire leur reconversion, pour son ami Steve Reeves, comme pour lui, l’heure de la retraite a sonné. Encore quelques films guère convaincants et puis il faut partir. À trente-neuf ans... Que faire quand on a été Hercule, Tarzan ou Buffalo Bill ? Sinon descendre la pente ? Il ne semble pas que Scott, qui fut – contrairement à Steve Reeves – plus cigale que fourmi, l’ait jusqu’à sa mort remontée.

Claude Aziza





La sortie presque concomitante de deux films situés à Tanger (*Rue Malaga* et *Derrière les palmiers*) a réveillé le souvenir d'un certain nombre d'autres, découverts sur nos écrans à différentes époques. Sans remonter aux origines du cinéma, cette ville, porte d'entrée

idéale sur le Maroc, a accueilli dans ses rues, sur ses places, et même sur ses toits, un grand nombre de tournages, fournissant à notre imaginaire de nombreuses représentations. Mais bien avant les réalisateurs, Tanger avait attiré dès le XIX^e siècle de nombreux peintres et écrivains et nourri leurs rêves d'exotisme.

Des artistes en quête d'ailleurs

Son atmosphère et son climat méditerranéens, sa lumière, ses couleurs vives avaient d'abord captivé Eugène Delacroix, débarqué à Tanger en janvier 1832, avec la mission diplomatique du comte de Mornay auprès du sultan Moulay Abderrahmane ben Hicham. De son voyage il avait ramené de nombreux carnets d'esquisses et d'aquarelles ainsi qu'un manuscrit inachevé, *Souvenir du voyage au Maroc*, rédigé vers 1840.

À la veille de la Première Guerre mondiale, alors que le Maroc venait d'entrer sous protectorat français (1912), c'est Henri Matisse qui va faire un premier séjour pluvieux dans la ville, suivi d'un second l'année suivante, ce qui va lui permettre de réinventer sa palette et approfondir son travail sur la lumière et la composition. Surnommant Tanger « *la ville bleue* », il partage sa fascination avec ses amis du mouvement fauve. Lors d'un voyage en août 1913, tandis que Matisse et Charles Camoin ont déjà regagné la capitale, le bordelais Albert Marquet réalise *La Citadelle à Tanger*.

Autres figures de la modernité

Dans les années 1950, Tanger était un paradis (très artificiel) pour les artistes anglo-saxons gays fuyant le conservatisme de leur pays, seul endroit du monde arabe connu pour ce phénomène,

plus tolérant que le Londres claustrophobe des années 1950.

De 1956 jusqu'au début des années 1960, Francis Bacon effectue lui aussi de fréquents voyages à Tanger, pour rendre visite à Peter Lacy, son ami et modèle, qui s'y était installé en 1955.

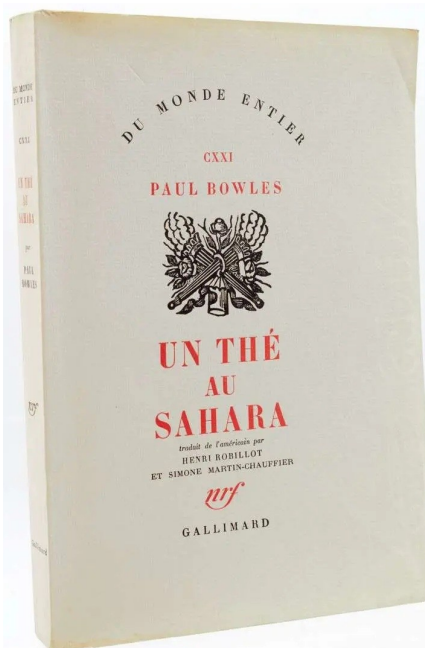
Claudio Bravo, peintre né au Chili, figure de l'hyperréalisme, a été lui aussi subjugué par le Maroc, et choisira Tanger pour s'y installer en 1972, notamment pour son côté hispanophone.

Des écrivains tels Paul Bowles et Jean Genet font, eux aussi, de la ville un carrefour de création et de liberté. Le premier, après avoir quitté New York, trouve dans la ville du détroit un autre monde, méditerranéen, cosmopolite, insoumis, qui de-

vient l'épicentre de son œuvre (*Un thé au Sahara*, adapté au cinéma par Bernardo Bertolucci en 1990). Des liens se tissent à Tanger entre Bowles et les auteurs *beat* tel William S. Burroughs, autre figure centrale du mouvement, qui explore quant à lui les territoires du subconscient et de la toxicomanie dans des récits comme *Naked Lunch* (*Le Festin nu* écrit à l'hôtel Muniria de Tanger). Tanger devient le port d'attache de figures telles qu'Allen Ginsberg, Jack Kerouac, Gore Vidal, Bryon Gysin ou Truman Capote qui embarquent pour la ville blanche depuis New York. Pour ces écrivains en rupture, Tanger est un refuge onirique, une ville « hors du temps ».

Sur les écrans...

La notoriété de la ville va générer, avant et après la Seconde Guerre mondiale, des films dont l'imaginaire se développe autour de cette zone internationale et sulfureuse : nid d'espions, de diplomates, de contrebandiers, de marins, de caba-



rets, mais aussi repaire d'hommes et de femmes aux personnalités équivoques voire obscures.

Les acteurs et actrices les plus réputés de chaque époque seront aux génériques de ces productions : Charles Vanel, Harry Baur, Pierre Fresnay, Edwige Feuillère, Fernand Ledoux, Erich von Stroheim, Tony Curtis, Eddie Constantine, Joan Fontaine et Jack Palance, James Mason, Daniel Gélin, Bernard Giraudeau, Miguel Bosé, Jean Rochefort, Gérard Depardieu, Catherine Deneuve... Ils tournent sous la direction de grands réalisateurs français et internationaux, Julien Duvivier, André Hunebelle, Bernard Borderie, Alexandre Arcady, Bernardo Bertolucci, David Cronenberg, André Téchiné, Manoel de Oliveira, Stephen Frears, *qui s'inspirent de l'ambiance particulière de la ville pour camper des atmosphères ou des personnages hors du commun.*

Parmi les titres les plus marquants de ces dernières années, *Un thé au Sahara*, le film de Bernardo Bertolucci déjà cité, raconte l'errance d'un jeune couple américain formé par Debra Winger et John Malkovich, à la recherche de son amour. Et qui ne se souvient pas de la course-poursuite haletante de Matt Damon/Jason Bourne à travers la médina, dans *La Vengeance dans la peau/The Bourne Ultimatum* (Paul Greengrass, 2007) ? Inspiré des romans de Robert Ludlum, le film vient clôturer la trilogie constituée par *La Mémoire dans la peau* (Doug Liman, 2002) et *La Mort dans la peau* (Paul Greengrass, 2004). D'autres héros de films d'espionnage vont faire escale à Tanger : James Bond, incarné par Timothy Dalton (*Tuer n'est pas jouer*, John Glen, 1987) et plus tard par Daniel Craig (*007, Spectre*, Sam Mendes, 2015), ou encore deux agents de la CIA aux prises avec des terroristes, Leonardo DiCaprio et Russell Crowe (*Mensonges d'État* de Ridley Scott, 2008).

Jim Jarmusch explore lui une voie différente avec le film fantastique *Only Lovers Left Alive* (2013), adapté du roman dystopique de Dave Wallis, qui suit les problèmes existentiels d'un couple de vampires entre Détroit et Tanger. Nostalgie du passé, difficulté de vivre dans le siècle, désenchantement, mélancolie, amour fou, préciosité, dandysme... Jim Jarmusch ou le romantisme noir au cinéma.

Pour finir, même si Tanger n'est pas forcément le lieu qu'elles évoquent dans leurs films, je

voudrais rendre hommage ici à ces réalisatrices marocaines de documentaires ou de fictions découvertes depuis quelques années (souvent lors de festivals), qui abordent des récits intimes et authentiques tout en traitant des thèmes universels. Il s'agit d'Asmae El Moudir (*La Mère de tous les mensonges*, 2023), Samira El Mouzghibati (*Les Miennes*, 2024), Yasmine Benkiran (*Reines*, 2024), Maryam Touzani (*Le Bleu du caftan*, 2022 ; *Calle Malaga*, 2025), Karima Bennouni (*Grand petit frère*, 2025), Meryem Benm'Marek (*Derrière les palmiers*, 2026).

Pour ceux qui voudraient avoir une image plus littéraire de Tanger et se lancer *sur les traces des plus grands, d'hier et d'aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs*, *Le Goût de Tanger* est un recueil de textes réunis et présentés par Clémence Boulouque (*Le Petit Mercure*, 2004). Par ailleurs, de nombreuses sources sur Internet permettront aux esprits curieux d'en savoir plus !

Michèle Hédin

<https://www.expedia.fr/stories/dans-les-pas-des-ecrivains-a-tanger/>



<https://ledesk.ma/culture/cinq-cineastes-marocaines-qui-bousculent-les-recits-en-2025/>

<https://conciergeriemoderne.com/tanger-fait-son-cinema>



Jeanne Souilhé est depuis août dernier chargée de mission éducation au cinéma Jean-Eustache auprès du « jeune public », de 2 à 14 ans. Des pitchounes aux adolescents collégiens. Un pont entre diverses rives de maturité que la jeune femme paraît traverser avec aisance et entrain non feint. Je l'ai rencontrée autour d'un thé épicié dans le hall encore silencieux du cinéma, juste avant le lancement des bobines après l'heure de la sieste.

Des premiers pas civiques...

L'histoire « eustachienne » débute lorsque Jeanne effectue un service civique de huit mois dans notre cinéma pessacais, venant en soutien à Raphaëlle Ringeade² et Laura Decourchelle au pôle dédié aux tout jeunes, déjà. Mais encore avant, et depuis toujours, Jeanne était (absolument pas malencontreusement) tombée dans la marmite artistique : un baccalauréat d'arts appliqués à Angoulême, suivi d'une licence « expérimentale » à l'université Bordeaux Montaigne en culture humaniste et scientifique. « J'y ai butiné pêle-mêle des no-

tions aussi diverses que l'environnement culturel, la biologie, l'événementiel, la préparation au métier d'enseignant, le chant choral, l'astrophysique, le théâtre, etc. C'était passionnant ! » Son diplôme couteau suisse en poche, eh bien... « J'avais confusément l'envie de transmettre en général, la volonté de cheminer au côté des arts, le souhait d'accompagner les enfants, une inclination à faire lien avec l'Autre. Mais je désirais aussi continuer à apprendre. » Autrement. Encore. Une année de césure aiderait à démêler toutes ses appétences. Alors, comme une évidence, quand les réseaux sociaux diffusent l'offre de service civique du Jean-Eustache – dont les salles obscures étaient son repaire-passe-temps depuis plusieurs années –, titrée « Accompagnement des actions pour le jeune public et l'écoresponsabilité », Jeanne ne tergiverse guère. Car Jeanne fait depuis quelques années du baby-sitting et de l'animation en centre de loisirs. Et puis Jeanne peint, brode, tricote, crochète, fait des collages. Alors, « accompagner », « être médiatrice » « 7^e art », et « enfants » : « Chaque mot de l'annonce résonnait en moi ! », se souvient-elle, comme coulant de source et rassemblant les pièces éparpillées d'un grand puzzle en construction.

... au service, déjà, des plus jeunes

En octobre 2023, la voilà en « service ». Sa polyvalence l'amène en particulier à entamer une réflexion sur l'écoresponsabilité, demandée par CINA³, le groupement de cinémas indépendants de Nouvelle-Aquitaine. D'ailleurs, la petite feuille verte, vous connaissez ? Dans la mini-gazette, elle indique les films mettant l'écologie au centre de leurs préoccupations. De la verdure à tous les étages donc : de l'espace cinématographique en lui-même aux énergies utilisées sur le site, en passant par les transports en commun menant au Jean-Eustache, la confiserie davantage bio et les

courts/longs-métrages respectueux de notre environnement. Soucieuse donc des interactions entre êtres vivants et de chacun avec son milieu de vie, c'est tout naturellement que Jeanne va aussi interagir avec les enfants et adolescents. Elle affermit le lien déjà noué avec deux centres sociaux de Pessac (la Châtaigneraie et l'Alouette – désormais fermé), accueille les jeunes sur les séances qui leur sont dédiées. Les idées prennent vie et concrétude en Jeanne, ses doigts s'activent : créations d'affiches de déco, de flip books⁴, des démos en stop-motion... Elle trouve peu à peu naturellement sa place, en entrelaçant les divers fils apparemment dépareillés de ses expériences scolaires et professionnelles passées, appétences et fibres naturelles.

Un service bien rendu et... multi récompensé ! Les dispositifs scolaires

Aujourd'hui, la jeune femme est en poste, en charge pérenne des programmes « Maternelle au cinéma » et « École au cinéma » sur toute la Gironde. Soit 5 400 enfants de primaire et environ 3 800 en maternelle, pour l'année 2025-2026, qui découvrent autrement le 7^e art grâce à un partenariat entre le Jean-Eustache, le ministère de l'Éducation nationale, le ministère de la Culture et le CNC. Jeanne y œuvre de l'intérieur en duo avec Raphaëlle, ainsi qu'avec l'association parisienne « L'Archipel des Lucioles ». Cette dernière a pour mission de coordonner des dispositifs nationaux destinés à accompagner au fil de l'année de jeunes spectateurs et spectatrices dans leur rencontre avec le cinéma. Pour ce faire, l'association fédère une constellation d'acteurs du 7^e art, de l'éducation et du champ social, dans tout l'Hexagone, engagés pour une éducation aux images accessible, vivante et émancipatrice. Jeanne y est partie prenante, en binôme avec Maryline Testu, conseillère pédagogique arts visuels et plastiques de l'Éducation nationale pour les aspects administratifs. « Avec deux comités de sélection⁵ de 8-9 personnes (un pour la maternelle, un pour le

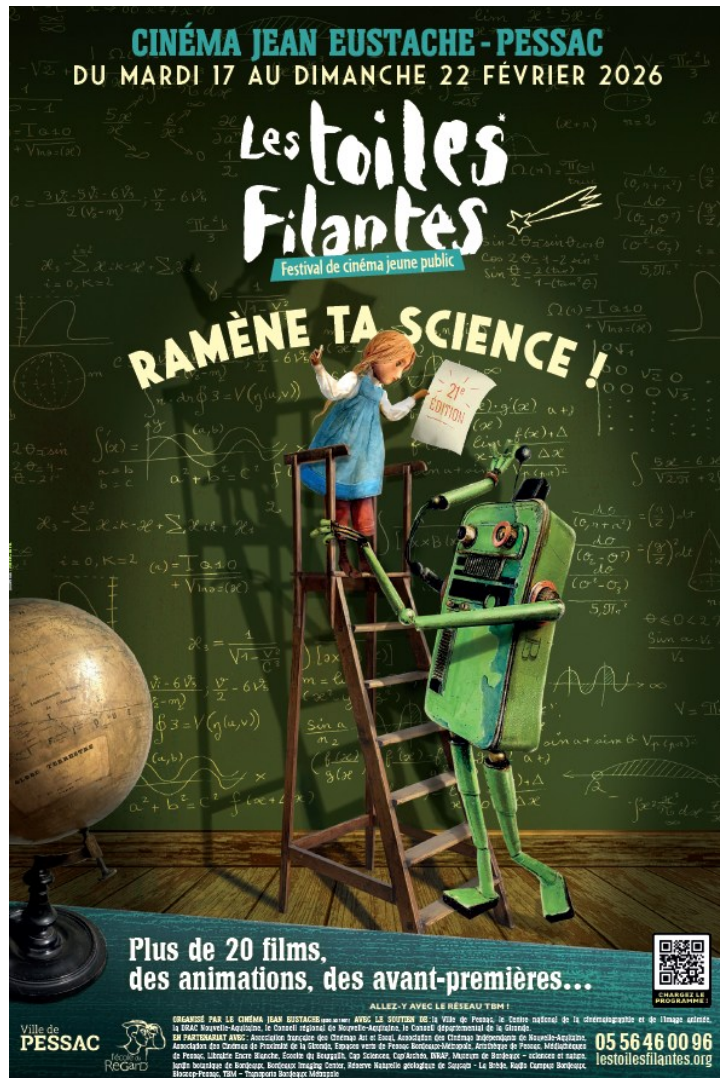
primaire), nous sélectionnons trois films jeune public par an : un film d'animation, un en prise de vues réelles, un de patrimoine. Européen ou autre, très ancien ou récent, peu importe ! C'est la diversité que nous recherchons justement. Ensuite, je vais à la rencontre des enseignants embarqués dans l'aventure, on les forme en amont, on leur donne des billes, des ressources pour qu'ils puissent étudier le film en classe, tant avant qu'après la projection au Jean-Eustache. » Avant de confier : « Cette mission me ravit, qui entremêle le relationnel, la logistique pure, la sélection/programmation et la transmission ! Je contribue à entretenir le réseau, j'aime cette idée de lien de salle à salle, ce tissu d'écoles, d'associations reliées par un bout de pellicule... »

Le Ciné-relax

Quand elle ne « réseaute » pas, Jeanne accueille *in situ*. Les enfants et leurs enseignants lors des ateliers organisés au Jean-Eustache bien sûr, mais aussi les personnes en situation de handicap, à l'occasion des séances mensuelles Ciné-relax. Le film proposé est plutôt adapté à un jeune public (*Mon voisin Totoro*, proposé en mai 2026) dans la mesure où ce sont souvent des familles avec des enfants présentant des troubles, autistiques et autres, qui se présentent à ces séances sous-titrées, en audiodescription – quand de telles versions sont disponibles. S'y rendent également des adultes résidant en foyer de vie occupationnel, auxquels leur handicap laisse une certaine autonomie pour participer à des ateliers (gymnastique, arts plastiques... et cinéma !), selon leurs capacités. Grâce au soutien d'une dizaine de bénévoles à chaque séance, Jeanne a repris avec enthousiasme la coordination de cette activité très appréciée, laissée vacante par Noémie Bourdiol. « Dire qu'il y a quelques années, au début de mon service civique, j'étais déjà là... mais en tant que bénévole pour l'association pessacaise *Autisme interphases* ! » Une bulle de « relaxe » requérant énergie et disponibilité, mais grandement appréciée de la jeune femme, en *terra cognita*.

Le festival Les Toiles Filantes (du 17 au 22 février cette année)

« C'était super ! Quelle belle édition 2026 ! J'ai adoré cette minutieuse et dense construction avec Raphaëlle, point par point, des mois et des mois en amont... Dès



juin 2025, nous étions sur le pont avec *Ramène ta science !*, sujet de cette nouvelle édition destinée aux 2-14 ans. J'ai programmé, puis coordonné toutes les animations (44 séances sur les 6 jours de festival) ; j'ai même tutoré deux stagiaires, quel stress !! Pouvoir être enfin au cœur de cet événement, réaliser une multitude de tâches, faire la connaissance de partenaires très divers, comme le Museum de Bordeaux, l'INRAP pour l'archéologie, Cap Sciences... Quelle richesse ! » Un enthousiasme toujours vif en aval de la manifestation, avec un bilan très positif en termes d'entrées sur six petites journées. La

fréquentation a été plus importante que l'an passé. « J'ai eu droit à plein de retours très chaleureux de la part d'enfants que je connaissais, venant régulièrement au cinéma avec leurs parents, mais aussi de petits que je n'avais jamais côtoyés, de partenaires, d'animateurs de structures jeunesse, de collègues du Jean-Eustache, etc. Bravo au formidable travail d'équipe accompli, et... merci à la pluie et au calendrier faisant se chevaucher zones A et B ! »

Et depuis ? Et sinon ? Et à jamais ?

Depuis, elle a dû visionner une myriade de films jeune public dans le cadre de ses actions. Parvient-elle à dégager quelques séances plaisir dans cet agenda survitaminé ? « Ma foi, je vais trop peu au cinéma à mon goût (je regarde les films surtout depuis chez moi, peu en salle, y compris pour les visionnements liés à mon travail). Mes coups de cœur en 2025 ? *Arco*, vu à Cannes, puis ici, en présence du réalisateur, Ugo Bienvenu. Tout dans ce film d'animation a été fait en France ! L'univers est vraiment chouette, le scénario bien ficelé et bien écrit, l'équipe très soudée. De la science-fiction très accessible et intelligente. Et puis, en octobre dernier, j'ai découvert un écrin artisanal franco-belge, *Le Secret des mésanges*, tout en papier découpé ! Environ 800 décors et 2 000 pantins fabriqués à la main, soit 800 kilos de papier... offert par Canson ! Sans oublier, pour les tout-petits, *L'Ourse et l'Oiseau*, un programme de courts-métrages d'une grande qualité, très poétique et reconfortant comme un doudou. Un cadeau pour les yeux, l'âme et le cœur. »

Et si l'on cherche bien dans l'imaginaire de Jeanne, on trouvera, gravés dans son cœur de petite fille, Kirikou, Ponyo, Amélie, Azur, Asmar ou encore Courgette, tels des points lumineux réfléchissant leur magie kaléidoscopique, intacte.

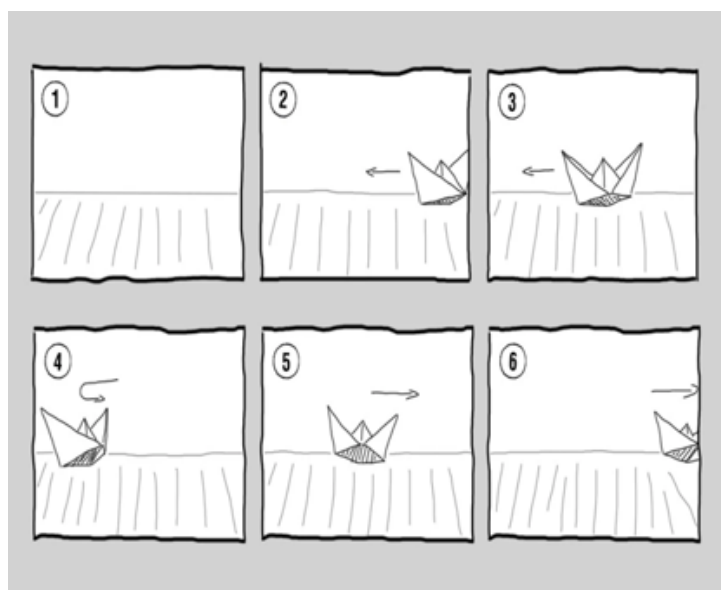
Céline Thibaut



Arco, Ugo Bienvenu, octobre 2025



Le Secret des Mésanges, Antoine Lanciaux, octobre 2025



Technique du stop motion, ou « animation en volume » pas à pas, avec des objets.

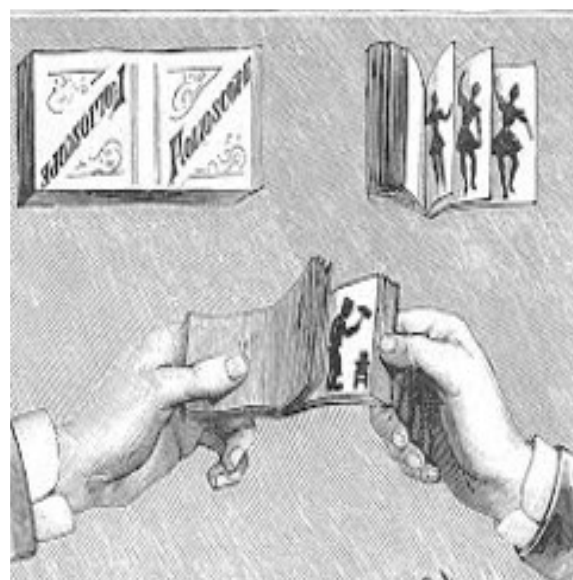


Illustration de *Flip book*, ou folioscope.

1. Clin d'œil et légère licence au film musical *Jeanne et le garçon formidable*, réalisé par Jacques Martineau et Olivier Ducastel, 1998.
2. Raphaëlle est en charge de l'éducation à l'image au Jean-Eustache, co-coordinatrice de La P'tite Unipop, voir son interview dans la rubrique « Les Coulisses du Jean Eustache », n° 65.
3. Née de la fusion des 3 associations régionales de cinémas d'Art et Essai et de proximité des territoires de Nouvelle-Aquitaine, en 2017, l'association CINA (les Cinémas Indépendants de Nouvelle-Aquitaine) a pour mission la défense du cinéma Art et Essai dans sa diversité et l'accompagnement des professionnels de l'exploitation. En 2025, elle regroupe 158 adhérents (150 établissements cinématographiques et 8 réseaux), soit plus de 75 % des cinémas Art et Essai de la région. CINA a son siège à Bègles et le Jean Eustache en fait partie.
4. Arrivés avec le cinéma à la fin du XIX^e siècle, les flip books ont pour particularité de se feuilleter du pouce, le défilement des pages faisant surgir une séquence animée. Il en existe de toutes sortes : petits, grands, tête-bêche ; conçus à partir de dessins ou de photographies ; touchant au cinéma, au sport, à la bande dessinée, au livre d'artiste.
5. Le comité École et Cinéma a établi la programmation de 2025-2026 puis celle de 2026-2027, c'est donc sa deuxième année d'existence ; et le comité Maternelle au Cinéma a été créé cette année pour décider de la programmation de 2026-2027. Un démarrage réjouissant !

Parmi ces mesures, l'augmentation des tarifs pour les Unipop : l'Unipop Arts Littérature et Cinéma ou celle d'Histoire passe à 50 € ; l'Unipop ALC + celle d'Histoire à 90 € et le film Unipop à 7 €.

À l'invitation de François Aymé, notre nouveau conseiller municipal en charge de la vie culturelle Fabien Leroy – accompagné de Céline Nikitine, élue « Éducation aux arts et à la culture de la jeunesse » –, a évoqué en quelques mots l'intervention du maire Frank Raynal auprès du ministre de la Culture pour la défense d'un accès aux films égalitaire sur l'ensemble du territoire et pour tous les types de salles.

Concernant le rapport d'activités (voir sur le site le rapport complet), le focus était mis cette année sur la programmation. Le directeur François Aymé a présenté les top 15 des différents types de films insistant sur le bon ratio entre les entrées à Pessac et celles au plan national. Sans surprise, nous excellons dans le domaine de l'art et essai tandis que nos résultats sont plus faibles quand il s'agit de films grand public hors sortie nationale.

Nicolas Milesi a ensuite évoqué le succès des avant-première surprise. Alix Daul a souligné le succès des Unipop consacrées à la littérature et aux arts (580 entrées pour la soirée de présentation de L'Étranger en présence de François Ozon et Rebecca Malder).

Des lueurs d'espoir

Des précisions ont ensuite été apportées sur les expositions dont Zane Lukina est maître d'œuvre et sur la diffusion des opéras et des ballets accompagnées par le gros travail d'information de Florence Lassalle. Parmi les innovations, la diffusion de trois spectacles de la Comédie française (poursuivie en 2026-2027) a connu un gros succès ; à signaler aussi l'installation d'une terrasse « à l'ombre dès 15 h » qui devrait aussi attirer les promeneurs. Ce qui permet au président une conclusion optimiste : « *Nous pouvons rester confiants en l'avenir de notre cinéma qui peut compter sur*

l'implication de sa Belle Équipe, sur celle de la mairie de Pessac et surtout sur celle décisive de ses spectateurs dont vous représentez, en tant que membres de l'association, les plus motivés, les plus avertis. Signe de votre implication, je suis très heureux de vous annoncer que nous avons 5 candidats pour siéger au CA de l'association... »

Au 16 juin, l'association compte 249 adhérents, dont 144 étaient présents ou représentés.

À l'issue du vote, Julia Pereira, Philippe Frontier et Christiane Gardenal vont donc rejoindre le Conseil d'administration pour un mandat de trois ans.

Pour finir a été remerciée la vingtaine de bénévoles qui se mobilisent à l'occasion de diverses manifestations : vente-signature des livres d'intervenants lors de l'Unipop ALC, vente des affiches du cinéma une fois par mois dans le hall et sur Internet, journée Commerces en fête, Assos en fête, présentation de films au ciné-club de l'université du Temps libre de Bordeaux Métropole, rédaction de *L'Eustache d'encre...* Merci à toutes et tous !

Michèle Hédin



Cannes 2026

Pour la première fois :

Prix de la mise en scène et prix d'interprétation féminine en duo !



Prix de la Mise en Scène (*ex æquo*)

Prix d'interprétation Féminine
Virginie Efira et Tao Okamoto

Collaboration

<i>Claude Aziza</i>	<i>Hervé Bry</i>
<i>Hélène Hanusse</i>	<i>Michèle Hédin</i>
<i>Philippe Frontier</i>	<i>Patrick Serval</i>
<i>Céline Thibaut</i>	<i>Esmeralda Travé</i>
<i>Progrès Travé</i>	<i>Catherine Vincent</i>

Coordination :
Michèle Hédin

Mise en page :
Patrick Serval

Direction de la publication :
Jean-Marie Tixier

Contact :
✉ leustachedencre@orange.fr



72